

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,  
H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 46, Rue Grant, St. Roch.  
No. 7, Ruedes Prairies, St. Roch.

## CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 7, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages, et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a six et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de fois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'enverra le journal à la campagne au moins de six mois. Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



## DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. F. GENOES, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MATTE Basse-Ville.

## AGENTS.

Montréal.—Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois Rivières.—Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désirent se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

*obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

ol. 3. Québec, 20 Septembre, 1841. No. 77.

## MÉLANGES.

### LE BILLET. (Suite.)

Mme de B.... suivait avec anxiété cette scène du coin de l'œil, quand de Varnes lui rendit compte de l'insuccès de son attaque.

—Vous avez prudemment agi, dit elle, en n'allant pas plus avant. Pourtant j'agerais que cette femme a notre billet, et un secret pressentiment me dit qu'elle nous sera funeste.

—Croyez-vous donc qu'elle en puisse faire un usage bien dangereux ? demanda le comte.

—Je la sais implacable dans ses vengeances ; j'ai vu des exemples de ce qu'elle peut faire, et je la crains. Tout ceci tournera mal ; j'ai horriblement peur.

—Quel enfantillage ! fit le comte, pour un simple billet !

—Tenez, ajouta Mme de B.... la voilà qui parle à mon mari.

Le général était en effet appuyé sur le dossier du fauteuil de Mme de G.... et entretenait avec elle.

—Vous partez au point du jour pour Orléans ? demanda la dame.

— Dans une heure, répondit le général.

— Avant votre départ, j'ai à vous communiquer une chose de la plus grande importance, reprit Mme de G.... ; mais comme il faut que personne ne se doute du sujet de notre conversation, permettez-moi de vous dire de vous observer parfaitement et de ne paraître occupé qu'à m'adresser quelques galanteries.

— La recommandation n'est pas difficile à suivre, fit galamment le général ; mais quelle est donc cette affaire si importante et qui exige tant de réserve ? S'agit-il de quelque nœud de rubans à rapporter mystérieusement de la ville ? En cas, parlez, belle dame ; je suis tout à votre service.

— C'est admirablement commencé, dit Mme de G.... ; mais nous sommes bien loin, à cette heure, d'un nœud de rubans ; c'est de votre honneur qu'il s'agit.

— Mon honneur ! fit le général, brusquement secoué par ce mot.

— Voilà que vous oubliez déjà votre promesse, reprit Mme de G....

— Qui est-ce qui peut menacer mon honneur ? continua le général : comme homme et comme militaire, je le crois invulnérable. Serait-ce donc du côté de ma femme que viendrait ce danger ?

— N'avez-vous aucun soupçon ? fit Mme de G....

En ce moment une jeune femme vint étourdiement se jeter au travers de la conversation pour raconter à Mme de G.... quelques nouvelles qu'elle venait recevoir de Paris. Le général frémissait d'impatience. Les deux femmes rirent et causèrent un moment, et furent interrompues à leur tour par un danseur qui vint réclamer de Mme de G.... une valse qu'elle avait promise. Quand elle revint à sa place :

— Expliquez-vous, Madame, au nom du ciel, dit le général ; vous me torturez depuis une heure dans une horrible torture.

— Pardonnez-moi la révélation que je vais vous faire, reprit gravement Mme de G.... ; mais comme vous ne pourriez manquer d'être instruit de votre malheur tôt ou tard, et peut-être après tout le monde, il vaut mieux que vous appreniez la vérité lorsqu'elle n'est encore connue que de moi seule. D'ailleurs je ne puis avoir de sang-froid qu'un honnête homme tel que vous soit lâchement trompé un fat comme M. de Varennes.

— Ah ! madame, quelle affreuse révélation ! murmura le général en pâlisser ; mais songez qu'il me faut des preuves.

Mme G.... laissa tomber son mouchoir ; comme le général se baissait pour ramasser, elle lui dit tout bas :

— Gardez-le quelque temps avant que de me le rendre, en feignant d'en recoudre les broderies ; vous trouverez dedans la preuve que vous cherchez.

Dans un pli du mouchoir était en effet caché ce fatal billet, écrit au crayon : *Demain matin, après son départ, je vous attendrai.*

Le général reconnut l'écriture de sa femme.

— Je suis le plus malheureux des hommes, dit-il, mais je me vengerai ; souffletterai sur les deux joues, en présence de cette foule, cet infâme qui a volé tout mon bonheur.

— Arrêtez, dit Mme de G...., qu'allez-vous faire ? rendre votre honte publique, révéler votre infortune à une foule indifférente ! Songez-y, général. Ce n'est pas sans raison que j'ai exigé de vous la promesse de ne rien laisser paraître du sujet de notre conversation. Vengez-vous du comte de Varennes, c'est votre droit et votre devoir ; mais que ce soit sans bruit et de manière à ne pas aggraver un mal déjà trop grand.

—Vous avez raison, reprit le général ; j'entrevois un moyen de tout concilier. Vengeance ne se fera pas longtemps attendre, et elle frappera en silence comme celle de Dieu.

—A-dessus il quitta Mme de G... et se mêla à la foule qui s'agitait dans le salon. Sa femme, le voyant rire et causer avec les gens de la fête, dit à de Varennes :

—Il ne sait rien ; notre ennemie n'a sans doute voulu que nous effrayer. Tout est pas encore perdu ; nous aurons le temps de la désarmer pendant l'absence de mon mari.

Quand l'heure de son départ eut sonné, le général s'avança, salua le comte prit congé de sa femme, en lui promettant d'être de retour d'Orléans en trois jours.

—Dieu nous protège, dit Mme de B. à son amant ; nous avons calomnié Mme de G..., ou peut-être ne sait-elle rien. Cependant, pour plus de sûreté, rendez-vous de venir au rendez-vous.

Le petit jour se faisait. Le comte quitta le bal pour rentrer dans son appartement, situé dans un pavillon, près du parc. Comme il traversait le jardin, il aperçut tout-à-coup le général devant lui, au détour d'une allée.

À sa vue, il éprouva un trouble qu'il ne put maîtriser. De Varennes était brave, mais il tremblait pour sa maîtresse. Le général lui tendit le billet :

—Je n'ai pas besoin de vous demander, lui dit-il, si c'est à vous qu'il est adressé, puisqu'il porte votre suscription.

—Je comprends tout, monsieur, répondit de Varennes, et je conçois combien vous devez attendre impatiemment votre vengeance. Permettez-moi seulement d'assumer sur ma tête toute la responsabilité de l'offense qui vous est faite et d'explorer votre pardon pour une femme dont moi seul ai causé la faute.

—C'est trop de dévouement, dit le général avec ironie ; le sort de ma femme regarde que moi. Voici ce que je vous propose : nous allons nous battre dans un massif à côté, sans témoins, après avoir préparé chacun un mot d'écrit pour lequel on n'impute à personne la mort de celui de nous deux qui succombera.

—Je suis à vos ordres, dit de Varennes.

Ils se rendirent à l'endroit désigné. Le général tira une boîte à pistolet des poches de sa redingote de voyage, pria le comte de choisir une des deux armes et de l'autre pour lui. Les deux combattans se placèrent à une distance de dix pas.

—Maintenant, dit le général, que Dieu soit juge entre nous ! A vous, tirez le premier.

—Je n'en ferai rien, répondit de Varennes.

Le général insista. Le comte abaissa son pistolet et lâcha la détente ; mais, par l'effet de sa volonté, soit pure maladresse, la balle alla se perdre dans une touffe de buissons.

Son adversaire riposta par un coup de feu qui atteignit de Varennes.

—Je me sens blessé au cœur, dit-il en tombant. Laissez-vous toucher par prière d'un mourant, et pardonnez à votre femme une faute que je vais expier par la mort.

Le général se sentit ému.

—Mourez en paix, lui dit-il ; personne ne saura ce qui vient de se passer entre nous. Je laisserai ma femme vous pleurer tout à son aise ; mon ressentiment n'aura pas plus longtemps que l'homme qui m'a offensé.

*La fin au prochain numéro.*

## BOITE DE PANDORE.

(Pour le Fantasque.)

Mr. l'Éditeur,

Le Conseil du District de Terrebonne vient de finir sa session, et vous serez pas surpris d'apprendre, qu'après quatre jours de demandes continuelles Gardien n'a rien obtenu, je vous ai déjà parlé de son peu de Popularité, de bonne opinion que nous avons de lui et de la confiance que nous repôsons dans ses talents inconnus ; je vous dirai maintenant qu'il a surpassé tout ce que nous attendions d'un insensé de son espèce ; pour débiter il a convoqué le Conseil dans une petite Chambre d'une misérable Auberge de Ste. Thérèse, où les Conseillers suffoquaient et pour laquelle ils ont été obligés de payer Deux louis ; moitié de cette somme était plus que suffisante pour en payer le loyer, et l'autre moitié devait sans doute appartenir à qui de droit. La première motion a été pour recommander son fils comme Greffier qui a été rejeté unanimement, après cela il s'est recommandé lui-même en proposant que tous les officiers municipaux fussent payés, chose encore à laquelle nos conseillers se sont fortement opposés parceque vous leur avez dit que leurs officiers seraient payés à proportion du mal qu'ils feront, et ils ont craint pour cette raison que le Gardien n'enveloppât tous les revenus du District à lui seul et certes l'opinion générale est en sa faveur sur ce rapport, y inclus même la seigneurie de Vaudreuil.

Notre Gardien a même plusieurs fois demandé le payement de quelques chiffons de papier qu'il a fournis et n'a cessé d'en faire la demande que lorsque les conseillers ont promis de les lui rendre à la prochaine séance ; enfin nos conseillers ont honte d'un pareil homme et sont bien décidés à le récompenser suivant son mérite ; ce qui nous donne à espérer, que les taxes seront légères.

Je suis monsieur

Votre Obt. serviteur

JEAN SIMON

Terrebonne 11 Septembre 1841.

## LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 20 SEPTEMBRE, 1841.

Les dernières nouvelles sont des plus éminemment intéressantes :

Lord Sydenham et son camp. Qu'on m'attache cent cinquante livres (plomb à chaque pied, sans quoi, dans ma joie, je sauterais par dessus les maisons

Le ministère tory a été formé ; nous en dirons quelque chose l'an prochain quand nous aurons eu occasion de le juger d'après ses actes.

La reine qui, comme on sait, est réduite en Angleterre, au rôle de portière du parlement vient d'ouvrir les chambres par un discours que ses ministres lui ont écrit et qu'elle a fait lire, de sorte qu'en conscience on ne peut pas l'appeler le discours de la reine. Il est en anglais ; mais nous le traduisons ici en français :

Milords et Messieurs

Les puissances étrangères me font les soumissions les plus amicales. en atten-

dant qu'elles me voient dans l'embarras ; alors elle s'élançeront sur nous comme des corbeaux sur des corps corrompus ; soit dit sans allusion à vous mes fidèles chambres.

Le traité du 15 Juillet s'est exécuté fort tranquillement ; malgré toute notre bonne volonté nous n'avons pu parvenir à mettre les autres pays aux prises afin de profiter de leurs querelles. Cet échec est dû à la finesse de maître Louis Philippe qui ne se soucie pas de nous attaquer lui seul contre dix et qui préfère nous tomber sur la carcasse quand nous aurons d'autres guerres sur les bras. Il a trop profité des leçons que nous lui avons données.

Les chinois ne veulent pas entendre raison, quoique nous leur parlions de toute la force de nos pièces de 48. Cependant nous ne laisserons pas dormir la question de l'opium. L'Espagne et le Portugal se querellaient au sujet de la navigation du Douro. Nous nous en sommes emparés ; de sorte que l'ordre et la tranquillité sont rétablis.

Les difficultés qui s'étaient élevées entre notre ambassadeur et le shah de Perse sont aplanies et ils s'aiment maintenant comme chien et shah.

Nous dépensons horriblement au Canada, à la Chine, dans la Méditerranée ; vous tâcherez de trouver de l'argent de la manière la plus douce pour mon peuple ; je ne sais pas comment vous allez vous y prendre ; tout ce que je puis vous dire c'est qu'il faut de l'argent, de l'argent, encore de l'argent et toujours de l'argent.

Vous examinerez les lois sur les blés et si vous ne trouvez pas de blé vous trouverez bien toujours des lois ; on tâchera de se contenter de cela faute de mieux. Les deux tiers de mon peuple chéri meurent de faim, manquent de vêtement, sont sans ouvrage. Vous aurez à pourvoir à mes dépenses, à me fournir de magnifiques chevaux, des chiens superbes, des singes agiles, des perroquets savants, un mari docile et une foule d'autres animaux domestiques dont je fais mon amusement favori ; en conscience mon peuple chéri me doit bien tout cela car je fais des vœux ardents pour voir cesser son affreuse misère.

[Nos lecteurs se rappellent sans doute la première lettre écrite par Monsieur Poulet à sir Robert Peel, lors de la nouvelle de la défaite des whigs aux élections anglaises, lettre que nous avons reproduite dans notre numéro du 9 Août. Ils n'auront pas oublié le ton soumis, vilement servile du diplomate de Sydenham et Toronto, ni la manière officieuse et protectrice avec laquelle il offrait de se dévouer à la cause des tories et de faire prévaloir leur politique en Canada.]

Nous sommes charmés de pouvoir rassurer nos lecteurs sur les craintes qu'aurait pu leur faire concevoir la lettre en question ; voici la réponse du ministre qui n'a pas donné dans le panneau comme on aurait pu l'apprehender. Elle nous a été communiquée confidentiellement à condition que nous n'en soufflerions mot à âme qui vive ; nous espérons que nos amis ne nous trahiront pas ; ce qui nous rassure là-dessus c'est de savoir que parmi eux il n'en est aucun de lié avec monsieur le gouverneur général ni son administration. Nous ne comptons que d'honnêtes gens sur la liste de nos abonnés à une seule exception près.]

Monsieur de Poulet Thomson.

Je vous fais l'honneur d'accuser réception d'une certaine lettre qui me fut adressée du Canada en Août dernier par un individu portant votre nom ; mais que par une charité peut-être déplacée, par respect pour ce qu'on m'a dit de vos talents politiques, je veux bien ne point vous attribuer.

Cependant, comme de nos jours il ne faut s'étonner de rien, vous pourriez bien réellement avoir eu l'inconcevable effronterie; l'audace inouïe de me faire les promesses et les propositions qui y sont contenues; en conséquence je veux bien y répondre comme si elles provenaient de vous-même, afin de ne point vous laisser vous bercer dans de trompeuses espérances au cas où, chose que je ne pense point, vous auriez tracé cette sottise, maladroite et insolente missive.

Vous commencez par me féliciter sur mon avènement au fauteuil ministériel! Je ne vous en remercie point; les applaudissemens des gens de votre espèce sont autant d'insultes que j'accueillerais fort peu tranquillement si nous étions plus près, chose que je ne desire point par considération pour votre faiblesse. Après cela vous passez aux protestations de fidélité les plus hypocrites, et vous avez cru que j'y croirais? Je ne puis le croire! Pareilles sonnettes sont bonnes auprès d'une jeune et innocente bergère des Alpes de Monsieur de Marmontel, auprès d'un patriarche écossais des montagnes de sir Walter Scott; auprès d'un adolescent séminariste; auprès d'un maître à danser; auprès d'un simple commis marchand, auprès d'un conseiller spécial canadien; enfin auprès de tout ce qu'il y a au monde de plus badaud, de plus primitif, de plus ingénu mais auprès de moi, Robert Peel, de moi qui ai tenu les rênes du chariot de notre état, de moi, Robert Peel, qui connais votre vie passée enfin! Thompson! Thompson! Thompson! je n'attendais pas cela de vous. Sûrement vous n'étiez pas dans votre bon sens d'autrefois lorsque vous vous êtes oublié au point de supposer que nous, Tories, nous anciens politiques, nous ministres enfin aurions travaillé si durement du bec, de la plume, de la griffe pour remporter une victoire sur vous, Whigs, pour vous en faire profiter après cela! Ah monsieur, tout ce que je puis faire en votre faveur c'est de tenir en réserve pour votre usage privé, une des loges les mieux grillées de Beclam.

A présent que je viens de me livrer à mon premier mouvement de chef de parti je veux bien condescendre à raisonner froidement avec vous comme il convient à un diplomate et peser les raisons d'Etat qui auraient peut être pu, sous d'autres circonstances, nous engager à écouter vos offres. Véritablement, monsieur Thomson, nous avons conçu de vous, de vos talents, de votre expérience de votre tact, de votre jugement une idée des plus relevées; mais, faut-il vous le dire, votre lettre a tout gâté, tout renversé. Je vous assure, milord, que moi et mes collègues nous avons suivi avec attention les actes de votre gouvernement et que nous n'avons pu nous empêcher d'attester qu'un tory renforcé n'aurait pas mieux fait. Vous avez même déployé une ruse, une finesse, un astuce, une déception dont nous sommes réellement jaloux. Assurément vous êtes un grand maître en fait d'escroquerie et nous aurions certainement désiré pouvoir nous assurer vos services; mais, nous vous l'avouons, ils nous seraient probablement inutiles aujourd'hui que votre réputation est établie dans le Canada ou vous passez pour le politique le plus fourbe et le fourbe le plus politique qu'on ait encore vu sur le continent américain. Vous y passerez à la postérité comme le type le plus parfait du gouverneur adroit, en anglais *clever*; le prince tel que le concevait Machiavel ne serait qu'un pierre bambin auprès de vous. Or vous concevez sans peine que ce n'est point cela qu'il nous faut dans un pays borné par les américains qui ne sont pas assez bornés pour ne point rire tout haut de vos œuvres, dont ils indiquent la portée à leurs plus honnêtes et partant plus crédules voisins.

Vous avez fait votre temps; votre règne est passé, vous êtes usé; vos pointes sont émoussées, vos mensonges sont transparents, vos promesses périmées, de-

sorte que nous ferions preuve d'une profonde stupidité en vous chargeant de faire prévaloir nos mesures. Vous le voyez je vous parle franchement ; vous ne pourrez probablement pas contenir votre surprise, car c'est chose rare entre nous ; mais puisque je me voyais obligé de refuser vos services vous me saurez gré de vous donner au moins de bonnes raisons. Permettez-moi de vous signaler ceux d'entre vos actes qui ont fait le plus particulièrement notre admiration. D'abord à votre arrivée dans un pays où vous passiez pour libéral il était fort adroit de vous jeter entre les bras des libéraux anglais, afin d'écraser plus facilement les tories du Haut Canada, dont les principes, d'un égoïsme inébranlable, vous auraient plongé dans d'étranges embarras, à la suite d'une rébellion aussi marquée que le fut celle de cette province. On voit que vous saviez parfaitement à qui vous aviez affaire. Vous pensâtes avec raison que messieurs les Haut-Canadiens étaient des anglais, qu'en cette qualité ils préféreraient l'argent aux principes et qu'en leur offrant de l'argent vous les feriez acquiescer à tout ce que vous pourriez entreprendre contre leurs co-sujets canadiens-français, qui sont au contraire assez arriérés pour être moins attachés à l'argent et au bien-être temporel qu'à leur religion, qu'à la justice, qu'aux sages institutions de leurs ancêtres, qu'à l'égalité devant la loi des hommes. De pareilles gens sont fort difficiles à gouverner ; il n'y a pas moyen de leur faire comprendre la théorie du jeu des institutions britanniques, des élections, du gouvernement du plus riche et autres jeux qui font les délices et les charmes du politique anglais ; quand ils ont invoqué la raison et la justice d'une cause ils croient avoir tout dit et ne veulent point entrer dans la voie enchantée des emplois, des sinécures, des listes civiles pour services secrets, des taxes et autres agréments du système monarchique et constitutionnel. Vous avez su triompher des difficultés et je ne puis assez admirer les moyens subtils par lesquels vous êtes arrivé à votre but. Vous vous êtes assuré les services d'une bonne portion du clergé catholique de Montréal en soutenant momentanément et contre votre propre penchant les droits du Séminaire de cette ville. Vous avez fait taire bien des consciences timorées, par l'appât du siège du gouvernement dont le voisinage en perspective séduisait tout petit propriétaire qui voyait déjà ses revenus augmenter et qui regardait quelques louis de plus dans sa poche, annuellement, comme bien plus important à ses yeux que l'avenir de toute une province. Où pareille tentation ne pouvait entrer en balance vous avez employé la séduction des emplois et où ce moyen menaçait malgré tout d'échouer, vous avez employé la force. En vérité je n'aurais pas mieux fait moi-même ! Mais ce n'est pas encore seulement dans les grandes occasions que vous avez déployé cette surprenante habileté. Vous l'avez poussée jusque dans les plus petits détails. C'est ainsi que je remarque que vous n'avez pas répondu immédiatement aux membres de votre parlement touchant leur salaire. Il était fort adroit de penser qu'ils voteraient l'argent demandé sans difficulté dès qu'ils espéreraient en retour recevoir leur paie. Je suis certain que cela aura réussi à merveille. Je vois aussi avec satisfaction que presque toute les améliorations que vous recommandez sont destinées au Haut Canada. Ceci est parfaitement dans les règles de la science du gouvernement des consciences ; car ce sont les réformistes de cette province qui avec vos partisans du Bas Canada complétaient votre majorité. Vous avez le coup d'œil juste ; vous avez compris que puisque la portion française était la plus riche c'était celle là qu'il fallait opprimer, parceque c'était là seulement que l'oppression pouvait rapporter quelque chose. Je n'aurais pas mieux fait, foi de gentilhomme.



Comme vous le voyez, milord Sydenham, je suis pénétré de respect pour votre habileté ; mais je ne puis vous employer par la raison que je vous ai donné plus haut ; vous êtes trop connu ; l'on se défierait de vous, même lorsque vous voudriez faire du bien ; nous avons besoin d'un intrigant tout neuf et qui puisse inspirer quelque confiance. Celui qui vous remplacera devra même se montrer votre ennemi pour mieux réussir. Il se verra obligé de renverser quelques uns de vos actes afin de s'insinuer dans l'esprit du peuple ; puis lorsqu'il aura surpris son bon vouloir il pourra tyranniser tout à son aise et vous concevez que c'est à quoi nous devons viser ; car tyranniser, tyranniser c'est le seul but des gouvernants de tous les temps, de toutes les couleurs.

Je ne sais pas encore au juste qui nous enverrons au Canada. Cela dépendra beaucoup de la question de la guerre ou de la paix à propos de ce Macleod et des frontières, question que vos amis les ministres actuels vont décider je ne sais trop comment. A coup sûr s'ils peuvent nous plonger dans d'inextricables difficultés il le feront sans balancer. Que sont les millions d'hommes et de livres sterling en comparaison de la satisfaction de rire dans ses barbes de l'embarras de ses adversaires. En conscience nous en ferions autant. A propos, Milord, pourriez vous me dire, (au cas où par hasard vous auriez la bonté de me répondre) si on pourrait lever encore les milices canadiennes et leur confier des armes contre les américains. J'ai bien peur que la conduite ingrate du gouvernement anglais vis-à-vis de ceux qui servirent autrefois sous ses drapeaux, n'ait rendu les pauvres canadiens très circonspects sur ce qu'ils feront à l'avenir. Je ne sais pas s'ils seront encore d'humeur à nous aider à leur mettre la chaîne au cou. Quelques mots là dessus mobiliseraient beaucoup. J'aimerais bien assurément vous continuer dans votre place ; mais je ne pourrais risquer au prix de votre reconnaissance la sûreté de ses colonies et ma propre position. Un peu d'égoïsme est bien notre droit puisque nous avons remporté la victoire.

J'ai bien l'honneur d'être, Milord Sydenham,

Votre respectueux serviteur

R. PEEL.

P. S. Je vous dirai que j'ai rencontré Baring, il fait la plus pitoyable mine ; il vient d'apprendre que vous revenez bientôt en Angleterre et il désespère de jamais rattrapper un sou de ses créances de l'autre côté de la mer. Il tremble que les américains ne règlent tous leurs comptes à coups de boulets. Après tout nous avons lieu de redouter toutes sortes de tricheries de ces gueux d'yankees qui descendent de bretons et qui sur l'art de friponner le prochain en savent aussi long que père et mère.

P. S. Nous arrêtons la presse pour annoncer que lord Sydenham est mort... pour de bon. Nous avons rencontré plus de cent personnes qui savaient la nouvelle et pas une n'a dit un mot de regret. On assure qu'il est mort en lisant un des derniers numéros du Fantasque. Qu'on dise après cela que notre journal est inutile.

**J** B. CORRIVEAU, CHAPELIER, No. 15, rue Lamontagne, second magasin en dehors de la porte Prescott, a reçu un lot de redingottes et manteaux de caoutchouc, (maciutosi) imperméable, et tient constamment chapeaux et casquettes aux dernières modes,